

## **Formation par le voyage et formation au voyage : les Bourses Zellidja comme capital international**

Eric PASSAVANT  
UFR STAPS – Université de Picardie Jules Verne  
CURAPP-ESS (UPJV-CNRS/UMR 7319)

### Résumé :

Les bourses de voyage Zellidja, attribuées entre 1939 et 1972 en France, avaient pour but de façonner le caractère et la personnalité de lycéens afin qu'ils forment une élite d'hommes d'action ouverts sur le monde. L'analyse des archives et des entretiens réalisés avec d'anciens lauréats montre qu'elles recrutaient selon la logique de l'élitisme républicain. Pour les lycéens issus de la bourgeoisie, qui sont majoritaires, elles prolongent des dispositifs de socialisation familiale en vue de l'occupation de positions dominantes. Pour les lycéens plus modestes mais méritants, elles sont vécues comme une rupture dans le cours de l'existence qui favorise une ouverture des avenir possibles. Formation par le voyage, elles sont aussi une formation au voyage, à un tourisme cultivé. A cette époque, elles constituaient un capital international efficient, ce qui semble moins le cas aujourd'hui.

Mots clés : Bourses Zellidja, élitisme républicain, capital international, formation de la jeunesse.

### Abstract :

The aim of Zellidja's scholarship for going abroad granted between 1939 and 1972 in France was shape both character and personality of secondary school pupils and for the best to become part of elite of men of action with outlooks on the world. The analysis of the archives and of the interviews of former scholarship holders reveals that these grants were given according to the logic of the republican elitism. For the young people from the bourgeoisie, in most cases, they were the continuity of the family socialization plans whose goal was to reach the highest positions. For the most modest secondary pupils but worthy, they were felt like a change in the course of life, a change which was supposed to favor the opening to many possible futures. It is a training by travel, but also a training to the travel, to a grown tourism. At that time, they constituted an efficient international capital. That is less the case nowadays.

Key words : Zellidja's grants, republican elitism, international capital

## INTRODUCTION

A la fin de l'année 1945, René Capitant, le ministre de l'Education Nationale, charge le nouvel inspecteur général en histoire et géographie Louis François d'une mission délicate. Il doit se rendre chez l'architecte Jean Walter pour l'informer que le ministère est intéressé par son projet de bourses de voyage mais qu'il a égaré tous les documents le concernant. En effet, Jean Walter a accumulé une immense fortune grâce à l'exploitation des mines de Zelligja au Maroc, à la frontière avec l'Algérie. Dans les années 1950, elles produisent la moitié du zinc français et représentent le second producteur mondial de plomb (Saul, 2002). En 1939, 1941 et 1942, il a déjà financé une quarantaine bourses de voyage pour des lycéens de Belfort, Vesoul, Besançon et Montbéliard, dont il est originaire et pour des étudiants de l'Ecole des Mines et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris (Clerc, 2010). Il avait contacté le ministère pour donner une ampleur nationale à cette initiative. Dès leur première rencontre, les deux hommes s'entendent pour façonner un dispositif qui n'évolue pas pendant près de 30 ans. Louis François est un ardent promoteur des méthodes actives dans l'enseignement depuis les années 1930 (Martin, 2012). Il est très investi dans le scoutisme depuis son enfance et sera notamment président des Eclaireurs de France de 1958 à 1968. Il perçoit bien la possibilité qu'offrent des bourses de voyage d'ouvrir la formation de la jeunesse sur le monde, comme il le fera plus tard avec les Clubs Unesco ou le Concours National de la Résistance et de la Déportation (Martin et Palluau, 2014). Il mobilise les services du ministère pour la gestion administrative des bourses et assure leur promotion lors de ses nombreuses visites d'inspection.

De nouvelles bourses sont attribuées dès 1946. Les premières destinations sont surtout françaises et dans les pays limitrophes. En 1948, Jean Walter crée la Fondation Nationale des Bourses Zelligja et la dote d'un capital de 200 millions de francs en actions de la Société des Mines Zelligja. Louis François en devient le vice-président. A partir des années 1950, les lycéens s'engagent vers des pays plus lointains. Le monde celtique et les pays scandinaves connaissent un certain succès. Ils offrent un bon compromis entre la facilité d'accès et l'exotisme de la culture, du mode de vie ou du modèle social. Certains passent plusieurs semaines en Laponie. Grâce à un accord entre le Comité Central des Armateurs de France et la Fondation Zelligja, les boursiers obtiennent des traversés gratuites pour l'Afrique, l'Amérique ou l'Asie. Beaucoup voyagent en cargo-stop. L'étranger n'est pas une obligation : chaque année, des boursiers choisissent de ne partir qu'à quelques dizaines de kilomètres chez eux. En 1956, après une attaque cardiaque, Jean Walter confie la direction de la fondation à l'Académie Française pour en assurer la pérennité. Dans les années 1950 et 1960, les Bourses Zelligja rencontrent un indéniable succès. Plus de 1300 dossiers de candidature, émanant de 250 lycées, parviennent chaque année au Ministère de l'Education Nationale. Jusqu'à 300 bourses sont attribuées par an.

Les Bourses Zelligja s'inscrivent dans une longue tradition du voyage de formation du jeune bourgeois qui connaît un renouveau avec le développement du tourisme depuis la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans un premier temps, nous verrons comment les conditions de voyage imposées socialisent les bénéficiaires. En rompant avec son confort habituel, le lycéen acquiert des compétences mobilitaires (être autonome, savoir se déplacer, se repérer, gérer un budget, se confronter à l'inconnu, vivre dans un endroit étranger), un savoir-faire relationnel (faire preuve d'ouverture aux autres, ne pas être timide, aller de l'avant), des qualités morales (curiosité, esprit d'initiative, assumer ses choix, faire preuve de maturité affective). Ces éléments constituent une forme particulière de capital culturel intériorisé (Bourdieu, 1979). Dans un second temps, nous montrerons la rentabilité de ce capital culturel spécifique, son

influence sur la trajectoire sociale des boursiers. Les entretiens réalisés nous permettent de différencier deux effets différents sur les aspirations et les carrières des lycéens en fonction de leurs origines sociales. Pour ceux issus des milieux favorisés, c'est un apprentissage qui prolonge des pratiques familiales. Être boursier Zellidja apparaît comme une confirmation de soi qui apporte une assurance, une maturité et l'accès à un réseau de relations et d'entraide. Pour les jeunes issus de milieux plus modestes, voyager est un privilège qui est vécu sur le mode enchanté d'une ouverture soudaine des possibles. Être reconnu pour des qualités que l'on n'avait jamais pu exprimer avant, sélectionné pour appartenir à une petite élite, soutenu dans ses espoirs d'ascension, facilite la mobilité sociale. Formation par le voyage, les bourses Zellidja sont aussi une formation au voyage. Une troisième partie sera consacrée à la manière dont ces expériences ont influencé des pratiques ultérieures en apportant aux lauréats les compétences nécessaires à leur transfiguration en voyageurs. Ainsi, nous montrerons qu'être lauréat des Bourses Zellidja constitue un capital international, c'est-à-dire une combinatoire particulière (Neveu, 2013) de capitaux fondamentaux (culturel, économique, symbolique et social) qui facilite le maintien ou l'accès à des positions dominantes qui possèdent une dimension internationale. Cette mobilité n'est pas un simple déplacement : elle conditionne un potentiel de déplacement, une capacité à s'ouvrir un marché de l'emploi international (Draelants et Ballatore, 2014). En d'autres termes, ce capital spécifique possède, dans un contexte donné, un pouvoir distinctif et fonde un rapport social de domination sur ceux qui en sont dépourvus et cantonnés à un niveau national (Réau, Wagner, 2015).

Nous collectons des données sur les Bourses Zellidja depuis une vingtaine d'années, de manière discontinue. Elles sont centrées sur le fonctionnement de la Fondation et sa dissolution en 1970-1974, sur la biographie des fondateurs, sur les caractéristiques sociales et les expériences de voyage des lauréats. Cela s'est fait par le dépouillement d'archives éparpillées au siège de l'association et chez des boursiers. Elles comportent des correspondances, des bulletins associatifs « Action Z », plusieurs numéros de la revue promotionnelle « Espace Zellidja ». Depuis septembre 2010, il est possible de consulter 3700 rapports de voyage rassemblés au sein du département Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale de France. Nous avons également réalisé un entretien avec Louis François avant sa disparition en 2002 et une quinzaine d'entretiens semi-directifs avec d'anciens lauréats. Enfin, des informations ont été rassemblées lors de très nombreux échanges informels avec des boursiers et en participant aux différentes activités de l'association.

## **LA PEDAGOGIE DU VOYAGE ZELLIDJA**

Il existe une longue tradition du voyage éducatif utilisé par les membres des classes dominantes pour former ses enfants. Elle débute par les changements d'universités pour les étudiants du Moyen-Âge. Elle se poursuit avec le Grand Tour, ce voyage à travers l'Europe réalisé pendant près d'un siècle, de la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>ème</sup>, par une partie de la jeunesse aristocratique britannique (Boyer, 2005). Il est destiné à parfaire l'éducation du milord mais c'est aussi un rite de passage de l'adolescence, qui le consacre comme gentleman (Corbin, 1985 : 27). Au-delà de la visite des lieux, il possède une utilité sociale (entretenir le réseau familial, fréquenter d'autres milieux) et économique (gérer les affaires de la famille). Bref, il prépare les héritiers à hériter et notamment ceux appartenant à la grande bourgeoisie d'affaires (Wagner, 1995).

L'idée de former la jeunesse par le voyage connaît une nouvelle vigueur au lendemain des désastres de 1870-1871 avec le développement d'une multitude d'initiatives parallèles à l'essor du tourisme, comme le scoutisme (Palluau, 2011), le Club Alpin Français et ses

caravanes scolaires (Hoibian, 2000) ou le Touring Club de France (Bertho-Lavenir, 1999). Elles sont portées par une bourgeoisie d'affaire libérale, républicaine, philanthrope, sensible aux questions sociales et scolaires à laquelle appartiennent Edmond Demolins ou Georges Bertier (Duval, 2009). Tout comme pour les sports athlétiques (Defrance, 1987), ces actions s'appuient souvent sur des établissements scolaires comme l'École des Roches, le Collège de Normandie, l'école Monge, l'École Alsacienne. Toutes font la promotion d'une éducation physique, morale et intellectuelle de la jeunesse explicitement inspirée du modèle britannique. Elles encouragent la débrouillardise, le déplacement vers la nature, un exercice physique modérée, un apprentissage à la vie collective, un esprit d'autonomie, d'indépendance et de responsabilité. Par exemple, en 1898, le Touring Club de France offrait des prix aux écoles qui envoyaient leurs élèves à l'étranger. En 1907, il crée le Comité du Tourisme Scolaire qui fait la promotion de voyages autonomes, en petits groupes, sans accompagnateur adulte, en « *caravanes libres* » (Bertho-Lavenir, 1999 : 326). On retrouve cette aspiration à l'autonomie des jeunes par rapport aux adultes dans le mouvement des Auberges de Jeunesse qui se développe dans les années 1930 (Fabre, 1994). Les Bourses Zelligja s'inscrivent dans le prolongement de ces conceptions éducatives mais présentent un certain nombre de particularités comme le voyage solitaire.

Sous l'impulsion de Louis François, le dispositif se rationalise et prend la forme d'un concours difficile conçu comme une succession d'épreuves. Tout d'abord, les lycéens des classes de première ou de terminale doivent élire celui qu'ils considèrent comme le plus méritant. Ensuite, un jury national composé d'enseignants agrégés sélectionne les projets de voyage qui comportent un sujet d'étude réaliste, un itinéraire découpé en grandes étapes, les modes de transport envisagés, les lettres de recommandation et les contacts sur place. Les candidats ne doivent pas partir à l'aventure. Le jury attend une préparation attentive et appliquée, sur le fond comme sur la forme, tout en laissant une place à l'imprévu. Le projet doit révéler les qualités et l'enthousiasme du candidat :

« Par la présentation, le candidat peut manifester l'importance qu'il attache lui-même à sa pensée et à l'acte qu'il prépare. Par le plan et par le style, il traduit aussi sa culture et, entre deux candidats, nous préférons toujours celui qui est le plus cultivé et qui, pour cette raison, tirera de son voyage le plus de profit<sup>1</sup>. »

Les lycéens s'engagent à partir seul, pendant au moins un mois, avec une somme modique et si possible travailler durant leur séjour, en France ou à l'étranger. A leur retour, ils rédigent trois documents. Le premier est un carnet de compte, qui atteste de l'emploi de l'argent de la bourse et met en évidence les apports personnels du boursier par son travail. Le second est un journal de voyage, appelé aussi le carnet de route. Les boursiers y relatent les étapes parcourues et les accidents de parcours mais surtout expliquent comment et pourquoi ils réagissent aux situations qu'ils vivent. Le document doit être introspectif et révéler un cheminement intérieur, c'est-à-dire des qualités morales, une personnalité à travers ses doutes et ses enthousiasmes. Le troisième est le rapport d'enquête. Au début des années 1950, plusieurs boursiers étudient le renouveau économique et industriel de la France de l'après-

---

<sup>1</sup> LAC Jeanne, « La forme du projet », *Espaces Zelligja*, n°30, 1960, p. 6. Jeanne Lac, membre du jury, est présentée comme agrégée d'université, chargée de cours à la Sorbonne, professeure aux lycées Jules Ferry et Victor Hugo. La première partie de ce numéro d'Espaces Zelligja est consacrée à des conseils aux candidats et comporte des entretiens avec plusieurs jurés : Robert Bennezon, président du jury, par ailleurs président de la Société des Agrégés de 1951 à 1954, Robert Blanchon, professeur au Lycée Saint-Louis, nommé inspecteur général en 1973, Denis Brelingart, professeur au lycée Condorcet, Yves Brunsvick, secrétaire général de la commission française pour l'UNESCO.

guerre en traitant de la production de l'énergie hydro-électrique, des bassins houillers, de l'industrie du bois... Les pays du sud de l'Europe sont plus propices aux études historiques ou artistiques, dans l'esprit du Grand Tour. Dans les années 1960, les Amériques, l'Afrique ou l'Asie sont des destinations de choix pour l'étude d'aspects culturels ou religieux, des conditions de vie locales, des régimes politiques, des diversités ethniques<sup>2</sup>... Pour Louis François, les boursiers doivent se montrer capables de réaliser une véritable œuvre qui associe compétences mobilitaires (une vie aventureuse) et savoir-faire plus scolaire :

« Ces rapports représentent non seulement des semaines de vie ardente et aventureuse, mais aussi d'inappréciables compositions françaises, de volumineux devoirs d'histoire ou de géographie, de véritables œuvres d'art par leurs dessins, leurs aquarelles, leurs photographies<sup>3</sup>. »

Les auteurs des meilleurs rapports sont invités à réaliser un second voyage l'année suivante dans les mêmes conditions avant d'être enfin reconnus lauréat Zelligja, c'est-à-dire « Z », à l'occasion de la remise des prix du Concours Général, à la Sorbonne. Ils se retrouvent ensuite pour un banquet donné à l'Automobile Club. Les rapports et les photos font l'objet d'une exposition publique au Musée Pédagogique de la rue d'Ulm.

Par rapport aux initiatives antérieures, les Bourses Zelligja sont marquées par un esprit de sérieux, avec des travaux d'écriture de nature scolaire, et une éthique du dépouillement, qui se manifeste par la solitude et la modicité du viatique offert. Ces conditions garantissent l'efficacité pédagogique du dispositif en encourageant les lycéens à :

- développer des compétences mobilitaires. Il s'agit de façonner son caractère en apprenant l'autonomie dans un environnement étranger, aller de l'avant, prendre des initiatives, se débrouiller, affronter l'inconnu. Les lycéens ne doivent compter que sur eux-mêmes pour faire face à toutes les éventualités, loin de leur confort familial habituel.
- acquérir des savoir-faire relationnels, en partant à la rencontre de l'Autre, pour se frotter à l'altérité, pour découvrir d'autres cultures, ouvrir son esprit. Cette immersion est d'autant plus rapide et efficace qu'elle se fait seul.
- trouver une place dans un monde où elle n'est plus donnée par avance. La fin de l'adolescence serait la période idéale pour chercher sa vocation et l'expérimenter avant les choix définitifs. L'expérience de la solitude et la nécessité d'en rendre compte par écrit encouragent la réflexivité, afin de mieux de se connaître et de se révéler à soi-même.

Le fait que Jean Walter et Louis François soient tous les deux protestants n'est sans doute par étranger à cette volonté d'aider la jeunesse à trouver sa vocation par une épreuve solitaire, à développer ses capacités à surmonter seul toutes les épreuves.

Pour Jean Walter, l'expérience Zelligja vise la formation d'une élite d'hommes d'action soudés, d'entrepreneurs ouverts sur le monde dont le pays aurait besoin. Dans un courrier adressé au Ministère de l'Education Nationale le 6 décembre 1948, il écrit :

---

<sup>2</sup> Parmi les lauréats qui sont devenus célèbres, on peut citer Philippe Labro qui a étudié le cinéma américain (1953), Gérard Worms, la sidérurgie en Lorraine (1954), Jean Bauberot, l'amitié France-Israël et l'influence de la culture française en Israël (1959), Serge Klarsfeld, l'enseignement secondaire en Scandinavie (1955). Jean-François Walter (sans lien de parenté avec le fondateur des bourses) est parti en Afrique en 1952, sur les traces de Marcel Griaule. Il s'est intéressé à la vie religieuse des Dogons du Haut Soudan. Son rapport a fait l'objet d'une publication récente : WALTER Jean-François (2003), *Apprentissage de l'Afrique, peuples dogon et lobi en 1952*, Paris, L'Harmattan.

<sup>3</sup> Discours de Louis François à l'occasion de la remise des prix de 1948 à la Sorbonne, paru dans *Espaces Zelligja*, n°34-35, 1962, p. 16.

« Je ne veux pas aider les faibles, les médiocres, à se hausser, mais je désire dégager, par des épreuves difficiles, une élite moralement et physiquement forte, capable de tout aborder ».

Dès les premières promotions, il considère cependant que des épreuves solitaires seront insuffisantes pour former un groupe. Ainsi, en 1951, il crée deux structures complémentaires :

- l'Association des Lauréats Zellidja. Fonctionnant comme une amicale d'anciens élèves, elle est chargée de faire la promotion des bourses et de développer les liens d'amitié entre ses membres. Elle édite un annuaire qui est largement diffusé, la revue trimestrielle *Espaces Zellidja*, conçue par les lauréats à partir d'extraits de rapports de voyage, et organise des conférences dans les lycées. Selon les années, la promotion des bourses prend des formes multiples : expositions, émissions radiophoniques et télévisées, articles de presse...
- la Fondation Nationale d'Aide aux Etudiants. Elle apporte un soutien matériel aux lauréats les plus modestes. En fonction des ressources de leurs parents, ils bénéficient de bourses d'études supérieures ou de prêts d'honneur. Quinze chambres leurs sont réservés dans le pavillon du Maroc que Jean Walter a construit pour la Cité Universitaire Internationale de Paris.

Les locaux de l'association, dans la cours de l'hôtel particulier de Jean Walter, et la Cité Universitaire Internationale sont les principaux lieux d'un entre-soi où se retrouvent les promotions successives de lauréats. Cette vie collective est donc plus parisienne que provinciale. A partir des années 1960, la Cité Universitaire accueille des soirées culturelles qui prennent pour thème un pays et se déroulent de façon analogue : quelques boursiers relatent leurs expériences de voyage avant de débattre avec des représentants du pays. Par exemple, le 9 février 1961, les lauréats organisent une soirée sur la Norvège. Ils reçoivent dans le grand salon de la maison de la Norvège l'ambassadeur de Norvège, le délégué général de la Cité Universitaire, les membres du conseil d'administration de la Fondation et un public d'environ 200 personnes.

L'élite que Jean Walter appelle de ses vœux n'est pas la reproduction d'une élite bourgeoise ou aristocratique. Il souhaite plutôt une régénération sociale en formant une nouvelle catégorie de dirigeants ouverts sur le monde, compétents, actifs, ayant des vertus morales. C'est donc une élite intellectuelle, technique et managériale, constituée d'ingénieurs, de scientifiques mais aussi d'universitaires, de journalistes, d'avocat... Une brochure de 1961 intitulé « Bourses Zellidja, qu'est-ce qu'un boursier Zellidja ? » présente les professions envisagées par les 58 lauréats de la promotion 1958 (p. 15) en les répartissant de manière équilibrée entre ces deux pôles :

Carrières scientifiques :	28	Autres carrières :	28
- Ingénieur	12	- Enseignement	12
- Médecin	6	- Droit et Sciences politiques	3
- Géologue	3	- Administration	2
- Architecte	2	- Théologie	2
- Biologiste	2	- Officier de marine	2
- Agronome	2	- Journaliste	1
- Physicien	1	- Traducteur	1
		- Pianiste de concert	1
		- Cinéma	1
		- Commerce	1
		- Styliste industriel	1
		- Agent de forges	1

Ainsi, les Bourses Zellidja recrutent selon la logique de l'élitisme républicain. En sélectionnant dans les lycées et selon des critères scolaires, elles distinguent d'abord des enfants de la bourgeoisie. Le jury choisit aussi des candidats moins brillants scolairement mais qui présentent des qualités morales et un désir d'accomplissement. Il s'agit alors de donner leurs chances à des élèves issus de milieux plus modestes qui sont méritants. Cette action de promotion sociale est importante puisqu'un tiers des revenus des actions des mines marocaines vont aux bourses de voyage tandis que les deux tiers vont à l'aide aux étudiants. Ces deux catégories de lycéens vivent l'expérience Zellidja de manière différente.

### **LE VOYAGE ZELLIDJA COMME CONFIRMATION DE SOI**

Dans la France des années 1950, le voyage demeure une activité discriminante socialement : il ne fait partie de l'univers culturel que des familles aisées. Pour ces enfants, les Bourses Zellidja prolongent des pratiques éducatives qui préparent à l'occupation de positions dominantes. Ils ont déjà fait des séjours touristiques dans des pays européens et/ou ils sont engagés dans le scoutisme. Les bourses n'introduisent pas de rupture particulière dans la trajectoire : « On est Zellidja, on ne le devient pas » disent-ils. Les familles vont d'autant plus valoriser cette expérience qu'elle ne s'oppose pas à la formation scolaire. Les bourses sont initiées par le lycée et décernées à la Sorbonne, en même temps que les résultats du Concours Général, en présence des académiciens et du président de la République. De plus, les familles s'organisent pour conserver un relatif contrôle à distance sur les activités du rejeton, par exemple, en lui fournissant les coordonnées de relations qu'il pourra solliciter lors de son voyage. Cela n'empêche pas les boursiers de vivre les voyages en solitaire comme une expérience unique qui marque la fin de l'enfance et l'accès à une nouvelle autonomie. Elle procure une ouverture d'esprit, une curiosité, un attrait pour l'étranger qui encourage la réalisation de carrières internationales.

Jean-Claude est au lycée Buffon de Paris quand en 1952, il découvre les Bourses Zellidja. Son père est commissaire de police. Il avait déjà voyagé avec ses parents, fait quelques séjours linguistiques, mais n'était jamais parti seul, ce qui fait du voyage Zellidja une expérience à part. Il raconte :

« Il y avait un côté vraiment initiatique de la solitude, de la recherche et dans un monde qui était différent. Les exigences de voir, de regarder et de rapporter, je pense que c'est quelque chose qui est très fort. C'est à la fois une contrainte et un moyen de découvrir le monde par soi-même qui n'existe pas dans un voyage de type touristique et a-fortiori dans un voyage où on est traîné par ses parents dans les musées d'Europe. ».

L'aventure Zellidja, ce n'est pas partir à l'aventure : son voyage est très préparé et sous le contrôle des parents. Par exemple, il embarque pour la Finlande, sur un cargo appartenant à un ami de son père. Les exigences du voyage Zellidja sont là pour tempérer les esprits trop aventureux :

« On vous pousse à une certaine forme d'aventure mais avec des limites tout à fait précises. Il faut bien rester dans le cursus scolaire et universitaire et ne pas en sortir. Donc, il faut essayer d'échapper à ses parents mais respecter complètement les lois de la promotion sociale. La contradiction est perpétuelle. »

Après son bac, Jean-Claude s'inscrit à l'Ecole libre des sciences politiques, à la faculté de droit puis réussit le concours de l'Ecole Nationale d'Administration. Il réalise la plus grande partie de sa carrière comme contrôleur d'Etat au Ministère de l'Economie et des Finances où il s'est spécialisé dans le secteur pétrolier. Il a découvert que son voisin de bureau, également contrôleur d'Etat, polytechnicien est un lauréat Zellidja. Son emploi l'a conduit à développer de nombreuses relations avec les représentants de sociétés et d'états producteurs de pétrole. Il a également été pendant deux ans ambassadeur de France en Afrique. En feuilletant l'annuaire de l'association, il s'est d'ailleurs aperçu que son conseiller culturel, qu'il voyait tous les jours, était aussi un « Z ».

L'expérience Zellidja révèle également des compétences utiles à la formation de l'entrepreneur : la capacité à innover, à s'affranchir des routines, à s'investir dans des projets ambitieux. Elle apporte une assurance, une confiance en soi.

Par exemple, Serge se présente comme un homme d'action, un entrepreneur qui aime les défis. Il est né en 1935 et passe toute son enfance « à l'ombre de l'usine » de Boulogne-Billancourt puisque son père, ingénieur diplômé des Arts et Métiers, travaille chez Renault. Ses premiers contacts avec les Bourses Zellidja remontent à la visite de l'inspecteur François dans sa classe de terminale au lycée Claude Bernard de Paris. Fort d'une expérience de voyage avec son clan scout, il est d'emblée séduit par l'initiative. Il réalise son premier voyage au Danemark qu'il rejoint en stop. Il y étudie le système scolaire et les loisirs de la jeunesse. L'année suivante, il s'inscrit en classe préparatoire au lycée Louis-le-Grand afin d'intégrer l'Ecole Nationale Supérieure des Industries Agricoles Alimentaires. Il oriente donc son second voyage Zellidja sur l'étude de l'industrie laitière au Canada. Cependant, les aléas du voyage en cargo le conduisent à nouveau au nord de l'Europe. Au gré des rencontres, il découvre en Norvège un petit territoire très bien exploité sur le plan agricole. Il en réalise une description qui sera publiée à la Documentation Française. Serge considère que les voyages Zellidja lui ont appris à oser se lancer dans des entreprises difficiles :

« Après ça, dans ma carrière, j'ai été innovant, j'ai fait des inventions, j'étais réputé pour avoir de l'allant, pour résoudre les difficultés. J'ai fait des trucs assez importants et c'est Zellidja qui m'a appris à ne pas m'arrêter à la première difficulté ».

Après son service militaire, il devient directeur de production puis directeur général d'une usine de fabrication de fromages. Quelques années plus tard, il est contacté par un « Z » qui lui propose d'intégrer une petite équipe qui débute dans le secteur pharmaceutique : « Je suis devenu directeur, il était mon PDG : on était une équipe Zellidja ». Ensemble, ils créent une usine qui connaît une croissance rapide et possède aujourd'hui une renommée internationale. On le voit, le titre de lauréat Zellidja procure aussi des profits sociaux : il ouvre les portes d'un réseau d'entraide efficace, comme le confirme un lauréat de 1971.

« Le nom de Zellidja est magique. Quelqu'un viendrait me voir en me disant : "Bonjour, je suis Zellidja". Ma porte s'ouvre tout de suite. C'est un sésame. »

Les Bourses Zellidja constituent une forme de capital culturel à la fois incorporée, au travers de compétences et de savoir-être, et institutionnalisée sous la forme d'un titre (Bourdieu, 1979). Elles ouvrent les portes d'un réseau où ce capital et les dispositions associées sont valides, légitimes : le titre de « Z » est une marque de reconnaissance immédiate entre initiés. Epreuve solitaire et prestigieuse, les bourses de voyage sont aussi



ajustées aux aspirations de reconnaissance et d'ascension sociale de lycéens issus de milieux moins favorisés.

### **LE VOYAGE ZELLIDJA COMME FACTEUR D'ASCENSION SOCIALE**

Quand il clôt une enfance vécue douloureusement, jugée terne et banale, le voyage Zellidja devient une libération, un relâchement des pesanteurs et des contraintes, une forme d'émancipation à la fois sociale et spatiale. Il symbolise une renaissance, un élargissement soudain des horizons, qui se traduit par un désir de voir le monde. Ces lauréats plus modestes décrivent alors une rupture profonde dans le déroulement de leur existence. Ils ont le sentiment de faire enfin reconnaître des capacités qu'ils ne parvenaient pas exprimer autrement. Une position dominée dans la fratrie, de mauvais résultats scolaires voire un redoublement sont perçus comme une profonde remise en cause des aspirations qu'ils portent. Les gratifications symboliques que procure la Fondation et l'ouverture des possibles qu'elle suscite interviennent comme une compensation, une autre façon d'accomplir leurs espoirs d'ascension sociale.

Jacques est né en 1932. C'est l'aîné d'une famille de trois enfants. Il n'a jamais eu l'occasion de voyager avec ses parents. Son grand-père était maréchal-ferrant et son père, titulaire du certificat d'études primaires, a fait une carrière d'employé de mairie. Jacques découvre les bourses Zellidja à un moment particulier de sa scolarité. Il redouble sa première et se retrouve dans la même classe que son frère cadet qui est brillant et entretient une rivalité avec lui.

« Je crois que c'était une erreur de me faire redoubler... il faut faire attention... je voulais me suicider... Je voulais rentrer dans les Ordres... J'ai vécu très durement ce redoublement, cet échec... de me retrouver avec mon frère qui est très taquin... [...]. J'ai été très mortifié de devoir redoubler... ».

Les Bourses Zellidja deviennent alors l'occasion de se distinguer, de se mettre en valeur par rapport à son histoire familiale et sociale. Pour son premier voyage, il étudie l'habitat rural dans le nord de l'Italie. Son second voyage est plus personnel : marqué par l'expérience communiste, il part pendant l'été 1952 en Yougoslavie examiner les problèmes ethniques, ce que tout le monde lui déconseille de faire. Cette expérience est décisive.

« J'ai eu 20 ans dans la grange d'une ferme en Slovénie... j'ai eu 20 ans là... je m'en rappelle [...] Il y a quelque chose qui s'est révélé là, chez moi, avec les voyages Zellidja ».

Il décide alors de s'engager dans une carrière de diplomate et s'inscrit à la faculté de droit. Finalement, après 28 mois en Algérie, il réussit le concours d'attaché préfectoral et demande un premier poste en Martinique : « Ce départ à la Martinique a surpris ma famille, mes amis... Mais être candidat là-bas était dans le droit fil de mon désir d'aventures, de mon désir de partir et de voir le monde ». Des raisons familiales le ramèneront en métropole où il sera préfet de police puis préfet hors cadre au Ministère de l'Intérieur. Il prolonge ainsi une trajectoire familiale ascendante au service de l'Etat.

Il est délicat d'évaluer l'impact d'une expérience de jeunesse sur une trajectoire professionnelle de plusieurs décennies, d'autant que les compétences mobilitaires se capitalisent progressivement, sur le long terme. Tous les lauréats rencontrés, qui ont aujourd'hui entre 60 et 85 ans, idéalisent cette expérience et tendent à en faire le « turn

point » de leur trajectoire (Abbott, 2009). De plus, la reconstruction de ces parcours nécessite une approche qualitative qui ne nous permet pas, pour l'instant, de produire des statistiques sur le degré d'ouverture internationale des carrières des lauréats Zelligja. Cette expérience du voyage solitaire se reflète également dans des pratiques de voyage ultérieures qui sont différentes du tourisme de masse.

### **L'EXPERIENCE ZELLIDJA COMME CAPITAL CULTUREL DU VOYAGEUR**

L'objectif explicite des Bourses Zelligja n'est pas de former des voyageurs. Néanmoins, elles fournissent le capital culturel nécessaire pour accomplir les formes les plus prestigieuses de l'activité touristique : des voyages, des explorations, des découvertes plutôt que des séjours en camping, en famille ou en club de vacances. Ainsi, plusieurs lauréats relatent des voyages en groupe, à l'étranger, dans des régions jusqu'alors peu couvertes par le tourisme classique, réalisés quand ils sont encore étudiants ou jeunes actifs. Pendant ses études de médecine, Philippe, lauréat de 1961 est parti au Gabon puis l'année suivante au Népal et au Pakistan pendant trois mois avec trois amis. Pendant l'été 1952, Serge, que nous avons présenté plus haut, part en Cappadoce, qui n'est pas encore une destination touristique, avec cinq autres Z. Ils négocient avec un petit fabricant le prêt de trois nouvelles motos afin de réaliser un banc d'essai. Ce qu'il appelle une « expédition » fera l'objet d'un compte-rendu dans la revue *Science et vie* d'août 1953, qui décrit principalement les paysages, les cavernes et les chapelles troglodytes, ornées de fresques byzantines, à la manière d'un rapport d'étude. L'année suivante, il fait le tour de France en moto avec un copain. L'article de *Science et vie* signale également dans un encadré (page 112) les voyages d'autres lauréats dont Jean Hardy, qui sera président de l'Association Zelligja et après ses études de géographie, deviendra délégué général du groupe Danone pour la zone asiatique :

« Jean Hardy, pour son premier voyage, alla au Canada (1951). Après sa philosophie au lycée Voltaire, il reçoit une seconde bourse et, conseillé par Paul-Emile Victor qui lui prête une caméra, il part en 1952 pour la Laponie finnoise et suédoise avec un collégien de Mamers : Gérard Coppel. Etudes d'éthnologie... et 600 km à pied ; un mois et demi avec les Lapons. En compagnie de quatre étudiants, Pierre Havas, Jean Rivaud, Jacques Robbe et Robert Therby, il va participer pendant deux mois au grand « Rajd » ou grande transhumance qui mène les Lapons et leurs troupeaux de rennes jusqu'aux toundras norvégiennes. »

Ensuite, avec l'âge des responsabilités, les pratiques touristiques sont plus tournées vers l'univers familial, même si plusieurs aménagent des échappées plus aventureuses. Par exemple, Thomas, lauréat de 1965, distingue deux formes de vacances. Avec son épouse et ses enfants, il fait des séjours dans des gîtes ou des hôtels club. D'un autre côté, tous les deux ou trois ans, il organise avec quelques amis des circuits à l'étranger dans lesquels l'imprévu et la découverte ont une place plus importante. Les Bourses Zelligja lui ont donné le goût pour une forme de voyage qu'il ne peut pas partager avec son épouse qui préfère des vacances organisées et reposantes.

Ce faisant, tous les lauréats interrogés reconnaissent avoir acquis de manière durable, grâce à Zelligja, une ouverture d'esprit, un désir d'aller vers les autres et une distance vis-à-vis du confort matériel. C'est un tourisme anti-touristique, cultivé ou expérientiel (Minvielle et Minvielle, 2014), qui fait une place plus importante à la rencontre, perçue comme un gage d'authenticité. Il s'agit de refuser la construction touristique pour se confronter à une subjectivité considérée comme non dénaturée par une relation marchande. Par exemple, Philippe (Z 1961) cherche à aller au plus près du quotidien et de l'intimité des populations

visitées, comme lui a appris l'expérience Zellidja. Pour ce faire, il utilise une grille de compréhension façonnée par sa profession de psychiatre.

« J'essaie de communiquer avec les gens pour qu'ils acceptent de discuter avec moi et de me faire inviter chez eux, me faire accepter... ça, c'est très Z. Et cet esprit-là, je l'ai gardé pendant très longtemps. Je vais chez les gens, même dans des endroits reculés. A chaque fois que je pars en voyage, j'essaie de voir des trucs que les autres ne voient pas. Par exemple, quand je suis allé à Cuba ou en URSS, je suis allé voir des hôpitaux psychiatriques, voir la façon de prendre en charge les toxicos, les alcooliques... Parce que je pense que c'est un très bon reflet de la société. Comment on accepte l'autre ? »

Lorsque la Fondation Zellidja demandait aux boursiers de ne voyager qu'en troisième classe et de travailler pendant leur séjour, elle ne faisait pas autre chose que d'encourager la recherche des relations sociales privilégiées pour comprendre les réalités d'un pays.

## CONCLUSION

On peut considérer que des années 1950 à 1970, être lauréat Zellidja a constitué un capital international, c'est-à-dire une ressource spécifique, à la fois culturelle, symbolique et sociale, susceptible de modifier la position des individus dans l'espace social. Le voyage Zellidja s'inscrit dans les pratiques de socialisation cosmopolite des enfants des classes dominantes mais il a aussi soutenu les aspirations d'ascension sociale de lycéens issus de milieux moins favorisés par des aides matérielles, une reconnaissance, une découverte de soi et une ouverture des possibles. Le projet social de Zellidja est donc proche de celui des Eclaireurs de France (Palluau, 2011) et des réformateurs sociaux du début du XX<sup>ème</sup> siècle (Topalov, 1999) : régénérer l'ordre social et assurer sa stabilité en formant une élite d'individus venus de tous les milieux, sélectionnés sur leur mérite. Cependant, la qualité d'un capital international n'est pas figée. L'efficacité du titre de lauréat et la valeur sociale de l'expérience Zellidja sont différentes aujourd'hui.

En 1979, l'association des lauréats Zellidja reprend l'attribution de bourses de voyage. Quelques Z très actifs (journalistes, dirigeants de grandes entreprises, hommes politiques) se mobilisent pour relancer l'affaire. Notamment, Edwige Avice, ministre déléguée à la jeunesse et aux sports de 1981 à 1984, dont le mari est un Z, a facilité l'obtention d'une subvention plusieurs fois reconduite. En 2004, la Fondation Zellidja renaît, financée en partie par les héritiers de Jean Walter. Les bourses de voyage sont attribuées selon les mêmes exigences qu'avant, sauf trois. Elles ne sont plus gérées par le Ministère de l'Education Nationale qui reste un partenaire privilégié. Le projet social élitiste de Jean Walter a complètement disparu. Les bourses sont dorénavant ouvertes aux filles. Louis François s'opposait au départ de filles parce qu'il craignait qu'elles soient victimes d'agressions sexuelles. Cette position, qui fait débat à partir des années 1960, n'est plus tenable dans les années 1980. De fait, aujourd'hui, plus de 70% des candidats et des lauréats sont des filles. Un dispositif qui offrait, il y a 50 ans, une formation cosmopolite à des hommes d'action forme aujourd'hui des femmes d'action. Comment interpréter cette inversion du genre? Quelles sont les propriétés sociales et les aspirations de ces jeunes femmes, lycéennes ou étudiantes, qui sont disposées à vivre l'expérience d'un voyage solitaire avec autant de contraintes ? Quel est le sens de cette expérience dans un contexte où, avec la démocratisation du voyage, les bourses Zellidja ont une légitimité moins importante ? La notion de bonne volonté internationale (Nogueira et Aguiar, 2008) qui rend compte de l'application des membres des classes moyennes à doter leurs enfants de compétences internationales pour faire face aux enjeux de la mondialisation,

est une piste à explorer. En effet, ces catégories seraient plus disposées à l'ascétisme solitaire et au rigorisme des bourses Zellidja. De leur côté, les enfants de la bourgeoisie semblent préférer, comme le montre Alizée Delpierre, s'orienter vers le marché de l'humanitaire, quitte à acheter des séjours clés en main, afin de s'offrir un supplément d'altruisme et de vertus philanthropiques, valorisé par les écoles d'élite (Delpierre, 2016).

## Bibliographie

- ABBOTT Andrew, « A propos du concept de Turning Point » in Marc BESSIN, Claire BIDART et Michel GROSSETTI (dir.), *Bifurcations, les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La découverte, 2009, p. 187-211.
- BERTHO-LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- BOURDIEU Pierre, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°30, 1979, p. 3-6.
- BOYER Marc, *Histoire générale du tourisme, du XVIème au XXIème siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- CLERC Jean-Pierre, *Jean Walter et Zellidja, le devenir homme*, Nérondes, Kéraban, 2010
- CORBIN Alain (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995.
- DEFRANCE Jacques, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes, 1770-1914*, Rennes, Université de Rennes II – STAPS, 1987.
- DELPIERRE Alizée, *Payer pour faire de l'humanitaire. Le marché d'une éducation cosmopolite*, Communication orale, Colloque de l'Association Tourisme, Recherche et Enseignement Supérieur (ASTRES), Quimper, 20-22 juin 2016.
- DRAELANTS Hugues et BALLATORE Magali, « Capital culturel et reproduction scolaire, un bilan critique », *Revue Française de Pédagogie*, n°186, 2014, p. 115-142.
- DUVAL Nathalie, *L'école des Roches*, Paris, Belin, 2009.
- FAVRE Rémy, « Les mouvements de jeunesse dans la France de l'entre-deux-guerres », *Le Mouvement Social*, n°168, juillet-septembre 1994, p. 9-30.
- HOIBIAN Olivier, « Les caravanes scolaires ; un projet éducatif inédit », in Christian POCIELLO et Daniel DENIS (dir.), *A l'école de l'aventure, pratiques sportives de plein air et idéologie de la conquête du monde, 1890-1940*, Voiron, Presses Universitaires du Sport, 2000, p. 45-54.
- MARTIN Jean-Paul, « Du scoutisme à l'éducation civique : le moment Louis François », in Laurent BESSE, Laurent GUTTIEREZ et Antoine PROST (dir.), *Réformer l'école. L'apport de l'éducation nouvelle (1930-1970)*, Grenoble, PUG, 2012, p. 235-247.
- MARTIN Jean-Paul et PALLUAU Nicolas (dir.), *Louis François et les frontières scolaires, itinéraire pédagogique d'un inspecteur général (1904-2002)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- MINVIELLE Jean-Paul et MINVIELLE Nicolas, « Le tourisme expérientiel au Sahara : une construction hyperréelle de l'aventure », *Mondes du tourisme*, n°10, 2014, p. 33-46.
- NOGUEIRA Maria-Alice et AGUIAR Andréa, « La formation des élites et l'internationalisation des études : peut-on parler d'une "bonne volonté internationale" ? » *Education et sociétés*, n°21/1, 2008, p. 105-119.
- PALLUAU Nicolas, « Les conditions d'émergence d'une élite : diffuser la réforme sociale par les Eclaireurs de France dans la décennie 1920 », *Le Télémaque*, n°39/1, 2011, p. 67-80.
- SAUL Samir, « La société des mines Zellidja apprivoise l'américanisation », in Dominique BARJOT et Christophe REVEILLARD (dir.), *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe ou réalité*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 172-195.
- TOPALOV Christian (dir.) *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France (1880-1914)*, Ed. de l'EHESS, 1999.

WAGNER Anne-Catherine, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°170, 2007, p. 58-65.

WAGNER Anne-Catherine et REAU Bertrand, « Le capital international : un outil d'analyse de la reconfiguration des rapports de domination », in Johanna SIMEANT (dir.), *Guide de l'enquête globale en sciences sociales*, CNRS Editions, 2015, p. 33-46.